

Jarrett Rudy. *The Freedom to Smoke: Tobacco Consumption and Identity*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2005. 248 p.

Alan Gordon

Volume 7, numéro 2, printemps 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1024132ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1024132ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gordon, A. (2007). Compte rendu de [Jarrett Rudy. *The Freedom to Smoke: Tobacco Consumption and Identity*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2005. 248 p.] *Mens*, 7(2), 338–341.
<https://doi.org/10.7202/1024132ar>

Jarrett Rudy. *The Freedom to Smoke: Tobacco Consumption and Identity*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2005. 248 p.

Je me rappelle de ma première cigarette. Comme pour plusieurs, elle a été fumée en cachette, en compagnie de trois amis, dans les bois derrière notre école. Déjà enfants, nous savions que le tabagisme signifiait plus que le simple achat d'un produit de consommation. Il s'agissait d'une pratique hautement ritualisée, dotée de règles précises. Nous tâchions alors d'imiter les adultes que nous avions vus à la télévision ou dans notre entourage. Dans nos jeunes esprits, fumer nous rendait *cool* et témoignait de notre maturité. Nous avions conscience de la portée symbolique de cet acte, mais n'étions pas capables, alors, de l'analyser.

Dans son ouvrage intitulé *The Freedom to Smoke*, Jarrett Rudy soutient de même que fumer, du moins à la fin du XIX^e siècle et au début du suivant, était plus qu'une habitude répugnante ou un passe-temps oisif, mais constituait une manifestation de l'idéologie libérale dominante, sous une forme pratique et coutumière. En fait, entre la fin de l'époque victorienne et la Seconde Guerre mondiale, les idéaux libéraux auraient structuré la consommation de tabac comme un rituel. L'ouvrage de Rudy, dont la méthodologie est basée sur une « approche culturelle » prometteuse, est une contribution intéressante à l'histoire canadienne. Il s'ajoute à un nombre croissant d'études en histoire culturelle, comme celles de Michael Dawson, *Selling British Columbia*, ou de Claire Campbell, *Shaped by the West Wind*, qui abordent d'une nouvelle manière les questions historiques. Cette approche culturelle amène Rudy à explorer une grande variété de sources, des publicités de cigarettes faites par les compagnies de tabac jusqu'aux archives des groupes de pression antitabac, en passant par les romans, les publications commerciales et même les

archives de certains grands manufacturiers de cigarettes. L'argumentation est nuancée et la recherche couvre toutes les facettes du problème. L'auteur ne cherche pas tant à documenter les habitudes et les rituels liés à la consommation du tabac qu'à découvrir la signification que revêtait cette consommation.

Néanmoins, je ne suis pas entièrement convaincu que les pratiques analysées par Rudy aient nécessairement été articulées en fonction du libéralisme. Selon l'auteur, le libéralisme définit l'individu comme un être rationnel et indépendant. L'action de fumer, ainsi que les diverses règles qui déterminaient ceux qui avaient le droit de fumer, où et quand il était permis de le faire, étaient encadrées par des principes qui relevaient de la conception libérale de ce qu'est la rationalité individuelle. Jusque-là, je suis d'accord avec Rudy. Toutefois, le lien entre le tabagisme et l'idéologie est plus subtil que ce que son analyse laisse penser. Les socialistes aussi fumaient. Mikhaïl Bakhtine fumait. Ho Chi Minh fumait. Staline fumait. D'autres idéologies partageaient l'espace public au Canada entre les décennies 1890 et 1940. Certains ont donc pu interpréter autrement l'acte de fumer, selon le point de vue idéologique. Le problème est que l'auteur s'est simplement contenté de consulter les sources principales, celles qui devaient le conduire à une interprétation libérale.

Pourtant, Rudy lui-même évoque une autre manière d'interpréter la signification de la consommation de tabac, par le prisme nationaliste. Il explique en détail comment le tabagisme et le nationalisme canadien-français étaient entremêlés. Fumer le tabac canadien, que les connaisseurs bourgeois dédaignaient, était devenu un symbole nationaliste pour certains. Rudy rappelle par exemple qu'Henri Bourassa utilisait le tabac canadien et sa vieille pipe en argile comme signes tangibles de son attachement à la nation. Lorsqu'il n'était pas

le premier à prendre la parole lors des assemblées, fumer calmement en attendant son tour lui permettait d'ailleurs d'afficher ses couleurs d'entrée de jeu. Il est vrai que le nationalisme de Bourassa avait été influencé par le libéralisme. Il n'en demeure pas moins qu'un Lionel Groulx, qui n'est assurément pas suspect d'accointances libérales, regardait d'un œil favorable cette habitude de Bourassa. En somme, Rudy aurait pu porter une plus grande attention aux autres façons subtiles et complexes de donner un sens au tabagisme.

C'est lorsqu'elles sont confrontées au comportement des consommateurs que les thèses de Rudy s'avèrent les plus convaincantes. Son analyse des préjugés bourgeois, notamment en ce qui concerne le commerce du cigare, est à cet égard très éclairante. Les cigares étaient, et demeurent jusqu'à un certain point, de puissants symboles de virilité, de pouvoir et de richesse. De cette réalité découlait un ensemble de règles très strictes concernant leur consommation et leur achat. Fumer un cigare de qualité témoignait tant du bon goût que de la prospérité de celui qui pouvait se l'offrir. Inversement, la « vulgaire » cigarette était produite en masse pour les gens ordinaires. Sa popularité croissante à la suite de la Seconde Guerre mondiale nous renseigne beaucoup sur l'émergence de la société de consommation au Canada. La guerre elle-même a joué un rôle dans cette évolution. Le soldat avait besoin de ses cigarettes et la presse, en organisant des levées de fonds pour les lui fournir, en a fait un objet de patriotisme qui a contribué à rehausser son prestige. Peut-être Rudy aurait-il pu se pencher, plus qu'il ne le fait, sur le rôle de la guerre à cet égard. Il aurait aussi pu analyser le parallèle entre la conduite d'une guerre de masse et de la consommation de masse, ou, ce qui est plus directement lié à sa thèse, étudier le citoyen-soldat et l'action de fumer comme vertu patriotique. Peut-être est-il simpliste d'affirmer que la généralisation de la vie

de soldat a brisé l'élitisme traditionnellement lié au tabagisme et ouvert la porte à la distribution à grande échelle des produits du tabac. Il ne serait toutefois pas avisé de sous-estimer le rôle de la guerre dans le développement de la société de consommation au XX^e siècle.

Aussi, ce qui manque vraiment à l'étude de Rudy est une analyse plus poussée de la relation entre le consumérisme et le libéralisme. Le libéralisme n'était pas statique durant la période étudiée. Des idéaux de John Stuart Mill à ceux de John Maynard Keynes, il a connu plusieurs mutations. Rudy évoque cette transition, mais sans l'expliquer, malgré le fait que les habitudes de consommation de tabac semblent la refléter. Qu'à cela ne tienne. *The Freedom to Smoke* demeure un excellent ouvrage qui est bien écrit, bien argumenté et qui suggère de nouvelles pistes de recherches pour les historiens au Canada. Bien que Rudy ne soit pas allé au bout des questions que suscite son étude, il a quand même en main quelques réponses.

Alan Gordon
Département d'histoire
University of Guelph

Traduction : Michel Ducharme

Phillip Buckner, dir. *Canada and the End of Empire*. Vancouver, UBC Press, 2005. 328 p.

L'ouvrage collectif *Canada and the End of Empire* se veut un plaidoyer en faveur d'une réinterprétation de la dimension impériale de l'expérience historique canadienne et de sa réinsertion dans l'historiographie. Cette dernière a étonnamment